LE MARTYRE D'UNE MÈRE

PREMIERE PARTIE

I

LA PHILOSOPHIE DE JULES DRÉAN.

Un matin de la fin de septembre de l'an 1882, le rapide de Compiègne déposait sur le quai de la gare de Creil un jeune homme svelte, bien pris dans sa taille élégante et robuste.

Vingt-huit ans, des traits réguliers encadrés par une barbe et des moustaches soyeuses d'un blond foncé. Les yeux, et aussi les lèvres minces, serrées, déparaient quelque peu ce gracieux ensemble. Ils étaient noirs, ces yeux, froids, durs. Ils dénonçaient une grande sécheresse de cœur, un égoïsme sûr ; tous sentiments que, fort heureusement pour notre pauvre espèce humaine, on rencontre rarement chez les êtres de l'âge du voyageur, alors que le cœur n'a point encore été froissé par les désillusions pénibles et les chagrins de la vie. L'existence, cependant, n'avait point été cruelle pour Jules Dréan. A vingt deux ans, la mort de ses parents l'avait mis en possession d'une jolie fortune. Il avait depuis mené la vie à grandes guides, et comme il était joueur effréné, le résultat final était facile à prévoir.

Comment, au milieu de cette vie dissipée, avait il pu continuer ses études, suivre ses cours ?.... et à vingt-huit ans, à l'heure où nous le voyons entrer en scène, se trouver bel et bien muni du titre de docteur en médecine, titre justement mérité et conquis, c'est là un de ces mystères que l'on heurte à chaque pas dans la vie. Le monde est rempli de ces antinomies, de ces contradictions inexplicables.

Toujours est-il que, pour l'instant, sa situation n'était pas des plus riantes.

Il était ruiné.... Oh ! mais, ruiné au même, il ne restait rien de sa légitime. Des dettes, par contre : il avait des dettes ; fort heureusement elles n'étaient point criardes, et ne l'embarrassaient guère. Ce qui le gênait, c'était le présent.